

» délivrance; et quant à Raymond, votre
» père...

» — Il ne fut jamais que mon roi, » interrompt l'amante d'Edgar; « sa fille chérie fut la gloire, il m'aura bientôt oubliée.

» — Vous n'aurez ni rang ni trésors!...

» — J'aurai plus... : le cœur d'Alamède.

» — Et vous échangez sans regrets un palais pour un sol d'exil?

» — Pourvu qu'Alamède me suive, du trône je passe au bonheur.

» — O ma mère, vous l'entendez!... » s'écrie le prince avec passion : « et moi, pour prix de tant de sacrifices, je n'ai qu'un cœur à lui offrir, qu'une vie à lui dévouer! »

La dame de Saint-Chrisogone s'est recouverte de son voile; des larmes d'attendrissement ont coulé le long de ses joues. Elle croise ses mains sur sa poitrine, et prie silencieusement. Puis, par un brusque mouvement, sortie du plus profond repos : « — A l'aube du jour, » s'écrie-t-elle, « trouvez-vous dans ce temple... Adieu. »

LIVRE DOUZIÈME

ET DERNIER.

CEPENDANT la foudre grondait sur le couple persécuté. Le comte de Toulouse avait appris le débarquement du roi d'Aragon à Marseille, et tremblait déjà sur son nouveau trône. Son animosité contre Raymond, que le temps aurait dû calmer, n'avait fait que s'accroître encore. En possession d'Aix, l'un de ses plus ardents désirs, comme moyen de vengeance et de triomphe, était de s'emparer de Zénaïre, et de l'immoler à sa haine; aussi, de toutes parts, ses troupes étaient à sa recherche; et il venait enfin de découvrir, par des indices certains, qu'elle et son amant s'étaient réfugiés au fort du sire de Sabran.

Amalric lui était connu; cet orgueilleux Provençal, nouvellement reçu parmi les *invisibles*, était peu dévoué au parti de ses anciens rois. Ambitieux, déloyal et vindicatif, il était aussi variable dans ses opinions, que méprisable en ses principes, et qu'inso-

lent dans ses discours. Sous quelques actions de courage, il avait su masquer ses vices; et le monde, trompé par de faux dehors, lui croyait la vertu des braves.

Le comte de Toulouse lui envoie un de ses plus éloquens affidés avec des instructions secrètes: et Amalric apprend de lui que des deux inconnus qui lui ont demandé asile, l'un est la reine Zénaire, et l'autre un orphelin d'Aiguemar, obscur aventurier, se disant fils de Fernand Bozon.

Le messenger d'Alphonse ouvre aux yeux du suzerain la plus brillante perspective de fortune et d'élévation, s'il veut se saisir de la reine, et la faire périr, ainsi qu'Alamède, dans une prison de son castel. Il ébranle son âme ambitieuse et mercenaire, par les offres les plus séduisantes. Il lui peint comme assuré le triomphe des Toulousains, soutenus, dit-il, par les ducs de Bourgogne et par l'empereur d'Allemagne; enfin il persuade Amalric, et le marché du sang est conclu (1).

(1) Le sire de Sabran prit parti contre Raymond Bérenger dans les guerres de Provence. Il se rangea

Une circonstance fatale avait déterminé la résolution du sire de Sabran, et servi le comte de Toulouse. Il venait d'être informé que le fils de Fernand Bozon était l'orphelin d'Aiguemar, élève du marquis d'Éral; et c'était ce même orphelin qui, selon les informations par lui naguère recueillies, l'avait frappé de sa mandore. Il voyait donc en son pouvoir celui qu'un serment solennel lui commandait d'assassiner.

Alphonse eût mieux aimé sans doute tenir Zénaire en ses fers; mais il n'eût pas été prudent de la faire transférer à Aix. Elle aurait pu être délivrée sur la route par ses défenseurs dévoués, dont le nombre était considérable; et la capitale, d'ailleurs, la revoyant chargée de chaînes, eût pu se soulever pour elle. L'astucieuse politique d'Alphonse a préféré qu'elle pérît par la main d'un de ses sujets. L'odieux de ce meurtre infâme retombe tout entier, non sur lui, mais sur le sire de Sabran.

sous les drapeaux d'Alphonse Jourdain. Voyez Papon, *Hist de Prov.*, t. II, p. 207.

La dame de Saint-Chrisogone venait de quitter Alamède; et le prince, craignant d'alarmer Zénaire, lui avait caché avec soin l'inscription menaçante qu'avait gravée son ennemi contre un des murs de la chapelle. Rentrés dans leur appartement, ils allaient, pressés par la faim, s'asseoir au souper dérisoire qui leur avait été préparé, quand, la porte s'étant ouverte, Amalric s'offre à leurs regards.

Alamède ferme sa visière, et Zénaire s'est voilée. Le félon châtelain s'approche; et, attentif à leurs moindres mouvemens, son regard les fixe tous deux à la fois, aussi pénétrant que celui de l'insecte ailé dont chaque œil a, selon les véridiques savans, dix-sept mille trois cents facettes (1).

» — Guerrier! » dit le sire de Sabran d'un air sombre et d'un ton railleur, « un envoyé du nouveau souverain de la Provence me

(1) Loin d'ajouter, je retranche : le papillon en a 34, 650, qui sont autant d'yeux. Ceux qui voudront s'en assurer n'auront qu'à les aller compter : quant à moi, j'aime mieux en croire les savans sur parole. — Voyez *L'Homme des champs* de Delille, note 46 du troisième livre.

» fait savoir à l'instant que la reine détronée, » ayant fui de Moralin avec je ne sais quel » aventurier, erre déguisée dans ces parages. » Loin de moi l'étrange pensée que la don- » zelle qui vous suit puisse être la fille des » rois. Zénaire, orgueilleuse et belle, a trop » le sentiment de ses devoirs et de sa dignité » pour s'être échappée en grivoise avec un » misérable égrillard; cependant... »

Le prince, indigné, l'interrompt : « — Avant » de songer aux devoirs d'autrui, occupez- » vous des vôtres, seigneur. Rappelez-vous » les lois de la chevalerie. Un noble et vail- » lant paladin, dans son castel hospitalier, » prête assistance aux malheureux, et n'in- » sulte jamais les femmes.

» — Illustre et docte pèlerin! » a répliqué le chef perfide avec un rire sardonique, « je » vous rends grâce de la leçon, j'en avais sans » doute besoin; et vous savez, pour la donner, » choisir votre temps à merveille. Mais reve- » nons d'abord au sujet important qui m'a- » mène; plus tard, sur nos communs de- » voirs, nous pourrons ensemble, à loisir, » commencer un cours de morale.

» Un ordre d'Alphonse Jourdain me com-
 » mande de m'assurer de tout voyageur in-
 » connu, jusqu'à la prise des proscrits. De
 » plus, mon usage est d'arrêter en mes do-
 » maines tous rôdeurs et *caimands* (1) sus-
 » pects. Je veux croire que vous n'êtes point
 » de cette espèce déplorable, bien que peut-
 » être l'apparence me servirait d'excuse au
 » besoin; je veux bien aussi me persuader
 » que cette dame, alerte et modeste, est vo-
 » tre continence moitié, bien que ses péré-
 » grinations, tant soit peu libres et gaillardes,
 » jettent du louche sur sa pureté; mais,
 » pour obéir à mon roi, je suis forcé, quoi-
 » qu'à regret, de vous demander vos vrais
 » noms; et vous m'allez montrer vos traits.

» — Pour obéir à votre roi!..... » s'écrie
 Zénaire avec force. « Eh quoi! le sire de Sa-
 » bran, chef intrépide et loyal, se courbe-
 » rait honteusement sous le joug de l'usur-
 » pateur, oublierait ses premiers sermens, et
 » trahirait déjà sa reine!...

» — Juste ciel! répond Analric, quelle

(1) Mendians clandestins. Quêteurs cachés.

» chaleur inopinée! quelle éloquence inat-
 » tendue! pour une sainte à douce extase.
 » quelle effervescence mondaine! la fille du
 » roi d'Aragon ne m'eût pas mieux apostro-
 » phé. Je vous remercie, gente dame, d'a-
 » voir daigné me rappeler mes premiers ser-
 » mens à ma reine. Il me paraît que vous et
 » votre compagnon avez pris à tâche de me
 » présenter mon devoir en tous ses points et
 » sur toutes ses faces. Cette fureur d'endoc-
 » triner entre-t-elle dans les lois dévotes du
 » vagabondage sacré?

» — Trêve d'ironie et d'insultes! » dit Ala-
 mède d'un air calme, et en comprimant sa
 fureur: « vous ne pouvez exiger que nous
 » transgressions notre vœu en vous décou-
 » vrant nos visages. Trahir ses promesses au
 » Ciel, c'est manquer au Seigneur lui-même;
 » et prescrire à l'homme un forfait, c'est le
 » commettre le premier.

» — Encore de sages réprimandes! encore
 » de nouvelles maximes! » reprend l'indigne
 suzerain. « Vos préceptes sont péremptoirs;
 » vos sentences sont admirables; vous l'em-
 » portez sur moi en logique; mais je l'em-

» porte sur vous en autorité : partant , je vous
 » ordonne à tous deux de lever et visière et voile.

» — Sire Amalric ! » dit la princesse du son
 de voix le plus touchant, « ne déshonorez
 » pas votre nom par cet acte de félonie ; votre
 » vie fut celle des braves, ne la souillez point
 » par un crime. Grand par vos aïeux et vos
 » titres, soyez-le plus encore par vos vertus !

» — Exhortation vraiment pathétique ! » ré-
 pond le traître. « La pèlerine, je l'avoue,
 » prêche mieux que le pèlerin : je rétracte
 » mon premier ordre en faveur de son doux
 » accent. Mais, conservant vos traits cachés,
 » vous allez me jurer ici, vous ! que vous
 » n'êtes point Alamède ; vous ! que vous n'êtes
 » point Zénaire.

» — Non, jamais, interrompt le prince, un
 » commandement tyrannique ne m'arrachera
 » de force un serment. Tout fils des preux...

» — Tu ne l'es point, » dit Amalric cessant
 de feindre et la main posée sur sa dague :
 « abject orphelin d'un hameau ! imposteur
 » paré d'un faux nom ! plus de détours, jé
 » te connais. Lâche ! rappelle-toi la fontaine
 » où tu m'osas frapper de ta mandore. Ma ven-

» geance aura été tardive , mais elle n'en sera
 » que plus terrible.

» — Arrêtez ! sire de Sabran ! » s'écrie la
 princesse éperdue , se jetant entre les guer-
 riers : « non , vous ne pouvez être un monstre.
 » J'en appelle à l'âme d'un brave et remets
 » mon sort en vos mains. Descendant de
 » chefs magnanimes ! je me confie à votre hon-
 » neur. Amalric ! je suis votre reine. »

Elle dit , arrache son voile ; et ses paroles,
 sa beauté, sa majestueuse attitude, troublent
 un moment le perfide... Hélas ! le charme a
 peu duré , la haine et la vengeance ont déjà
 repris sur lui leur empire ; il a appelé ses
 soldats : « — Gardes ! que ces captifs soient
 » conduits à la tour écartée de l'ouest ; et que
 » son donjon ténébreux soit leur prison et
 » leur tombeau ! »

Puis, se tournant vers Alamède : — « Élève
 » d'Éral ! poursuit-il , tu es entré dans la cha-
 » pelle ; l'inscription du sanctuaire a dû s'offrir
 » à tes regards. *Trahir ses promesses au Ciel* ,
 » c'est manquer au Seigneur lui-même ; j'ai tes
 » hautes leçons présentes , et j'accomplirai
 » mon serment. »

Le monstre s'éloigne à ces mots, et donne à voix basse un nouvel ordre au commandant de ses archers. Vainement le prince, en sa rage, a voulu résister aux gardes, le malheureux est désarmé; ses mains et celles de Zénaïre sont chargées de fers; et leur arrêt de mort est prononcé.

Ils sont traînés par les satellites du suzerain au sommet d'une tour isolée, située à l'extrémité de la citadelle. Une porte massive en chêne, tourne et se referme sur eux; ils sont dans une étroite enceinte, qui n'a pour clarté qu'une lampe et pour lit qu'un monceau de paille. O barbarie épouvantable! des coups de marteau retentissent. Condamnés au plus horrible des supplices, ils entendent clouer la porte, qui ne doit plus s'ouvrir à leur vue: porte fatale, qui, semblable à celle de l'enfer du Dante, eût pu porter pour inscription: « *Ici entré, plus d'espérance!* »

Quelle exclamation d'horreur échappe aux deux infortunés! .. Ils envisagent leur destin; ils anticipent leur agonie.

Le prince cherche, mais en vain, à rendre

quelque espoir à la reine; lui-même, hélas! n'en a aucun. La dame de Saint-Christogone ne les aura pas oubliés; mais, comme eux pros-crite et trahie, que peut-elle faire pour les sauver! Les défenseurs de Zénaïre, informés par Ipsiboë de l'action infâme d'Amalric, peuvent accourir à leur aide; mais avant qu'ils aient battu les troupes d'Alphonse et pris d'assaut le fort de Sabran, le spectre à la faux inflexible aura frappé les deux victimes.

» — Si jeune encore cesser de vivre!... » dit la malheureuse captive, tombée sur la paille de sa prison: « et jamais, ô cher Alamède! » je n'ai tant aimé l'existence... Mourir quand » j'allais être heureuse! quand l'amour et la » liberté, m'ouvrant une carrière nouvelle, » semblaient, déités caressantes, me tendre » leur coupe enchantée!... »

Ses pleurs ont étouffé sa voix. « — Non, » s'écrie le fils de Bozon avec un accent à la fois plein de tendresse, d'angoisse et d'énergie; « non, tu ne mourras point ici! »

» — Le crois-tu? » répond Zénaïre.

Et, relevant son visage pâle comme la figure en marbre que vient d'achever le sculp-

teur, elle lui sourit à travers ses larmes... ; mais ce n'est point le sourire de l'espérance, ce n'est que celui de l'amour.

Elle penche sa tête abattue sur le sein d'Alamède ; et elle oublie pour quelques instans sa prison et ses douleurs. Mais le prince l'a pressée contre son cœur avec trop de passion, elle se retire doucement...

« — Alamède ! vois où nous sommes !.....
 » Le Ciel seul peut briser nos fers ; ah !
 » gardons-nous de l'offenser ! »

Elle dit ; et, s'agenouillant, elle implore le Créateur ; le prince a suivi son exemple ; et la foi ranime leurs âmes.

Zénaire veut se lever, mais les souffrances de la veille avaient déjà miné ses forces ; l'excès des maux et des fatigues anéantit ses facultés ; et un engourdissement léthargique vient appesantir sa paupière.

Elle porte un œil inquiet sur sa couche et sur son amant. Le prince a saisi sa pensée.

« — Ma bien-aimée, je te le jure, je respecterai ton repos. Dors en paix et sans
 » nulle crainte sur cette couche douloureuse ;

» dors du sommeil de la vertu, je veillerai
 » sur toi.... et sur moi. »

Il a dit : se fiant à lui, elle apprête son lit funèbre ; l'infortunée essuie ses larmes avec les anneaux de sa chevelure ; et, comprimant un long soupir, elle ferme les yeux et s'endort.

Alors, seul à ses tristes pensées, Alamède, prenant la lampe, a fait le tour de sa prison. Point de fenêtres, nulle issue ; il n'aperçoit autour de lui que des caractères tracés sur le mur par d'autres victimes de la tyrannie : ce sont les dates de la mort, les empreintes du désespoir, les imprécations de la rage, les derniers mots de l'agonie.

Alamède lit et frissonne... Il sent ses cheveux se dresser ; et une sueur froide mouille son front. Que cette enceinte a vu de crimes ! qu'elle a ouï de gémissemens ! ses prédécesseurs y subirent toutes les horreurs de la faim ; les mêmes supplices l'attendent ; c'est le lieu des lentes tortures, c'est le sol des derniers soupirs.

Assis sur un des bancs de sa prison, il attache sur sa compagne un œil hagard et